

Lacan Quotidien



N° 872 – Lundi 9 mars 2020 – 13 h 52 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Pas d'immunité

EN AVANT

Le coronavirus, une rencontre avec le réel ? par Armelle Guivarch

Attentat sexuel, la cérémonie de lynchage par Alice Ha Pham

Question d'École : le sens de l'interprétation par Mathieu Siriot



Le coronavirus, une rencontre avec le réel ?

par Armelle Guivarch

Les cinq continents sont désormais touchés par le Covid 19, provoqué par un nouveau coronavirus, le SARS-COV-2. Les mesures de confinement et d'isolation des populations, les annulations de rassemblements, les restrictions de déplacement, partout, se multiplient. Les répercussions sur les économies nationales (Chine, Corée du Sud, Italie...) commencent à se faire sentir et les Bourses accusent des pertes importantes. Le département où j'exerce se réveille sidéré par la nouvelle de la présence de *clusters* (regroupements d'au moins deux cas ou « agrégat spatio-temporel »), qui lui valent ces mêmes mesures – jusque-là, croyaient certains, réservées aux pays « exotiques ».

Ce nouveau virus fait partie de la famille des coronavirus (200 répertoriés), dont la plupart sont bénins. La professeure Élisabeth Bouvet, infectiologue à l'hôpital Bichat, disait récemment à la télévision, qu'il y a trois mois nous ne savions rien de ce nouveau virus et qu'il n'y avait donc aucune immunité chez les humains. Nous le connaissons aujourd'hui beaucoup mieux : ont été identifiés son génome qui l'apparente au SARS-COV-1 responsable du SRAS en 2002, sa capacité de transmission, son pouvoir létal (environ 3 à 4 % des personnes infectées). Nous savons aussi que 10 % des personnes infectées développent un syndrome respiratoire sévère, surtout en cas de comorbidité, que la maladie est bénigne dans plus de 80 % des cas et que vraisemblablement les formes asymptomatiques sont très nombreuses, ce qui complique le contrôle de la transmission. Plutôt qu'une fermeture des frontières, É. Bouvet suggérait une meilleure identification des formes graves auxquelles serait réservée l'hospitalisation, les formes bénignes étant traitées à domicile. Il s'agit donc d'organiser les soins, en sachant raison garder.

Il ne faut donc pas « céder à la psychose » comme on l'entend et on le lit (presque) partout. Voyons, avec la psychanalyse d'orientation lacanienne, ce que nous pourrions entendre par là.

Cette épidémie nouvelle, la rencontre avec un agent pathogène inconnu, la rapidité de sa diffusion, la violence de certaines mesures prises pour la contenir revêtent une dimension traumatique au sens psychanalytique du terme : cela fait effraction dans une homéostasie, des repères habituellement stables sont soudain bousculés par le surgissement d'un réel et ses effets de jouissance. Le réel lacanien est ce qui est hors sens, impossible à dire ou à imaginer, ce qui fait trou, dans le système des représentations et les discours, en tant qu'il est impensable. Sans doute ce moment évoque-t-il le moment de déclenchement d'une psychose. Il y a surgissement d'un signifiant tout seul – le « coronavirus » se présente comme un S_1 – et ses effets de perplexité. Et cela pourrait être amené à se résoudre, avec l'articulation de ce S_1 à un S_2 , un savoir et ses effets de délire.

On ne sait pas *a priori* ce qui fait traumatisme pour un sujet donné. Cela dépend de ce qui a fait trauma antérieurement – c'est-à-dire rencontre toujours singulière avec *lalangue* – et la façon toujours symptomatique dont il s'en est défendu. Son symptôme est ce qui noue réel, symbolique et imaginaire, véritable support du sujet. Les effets traumatiques peuvent donc être un dénouage du symbolique et de l'imaginaire ou une reprise de l'acuité du symptôme. C'est ainsi que la semaine passée, j'ai pu constater une série de réactions, diverses et en relation avec le symptôme particulier à chaque analysant : « je n'en veux rien savoir » ; recrudescence desdits TOCS ; hypocondries diverses avec mesures excessives de protection ; position dépressive – « La nature est bien faite, elle va supprimer le trop d'humains sur terre » – ; délires paranoïaques – « C'est un coup des Chinois, ils ont créé un nouveau virus en laboratoire, pour... » ou « Il y a un vaccin, mais les laboratoires pharmaceutiques, attendent que l'épidémie augmente pour augmenter le prix des vaccins ». Il y a aussi la position perverse et cynique avec exagérations, *fake news*, rumeurs, où il s'agit bien d'angoisser l'autre, ou de profiter de l'occasion pour se faire valoir. Il s'agit pour chacun de *signifiantiser* ce réel hors sens, selon le symptôme et donc la jouissance propres à chacun.

Il y a une autre voie, me semble-t-il, dans cette conjoncture. Chacun peut s'y engager en trouvant ses propres pas et analyser les effets que cette effraction suscite en soi. C'est la voie du discours psychanalytique, à partir duquel nous pouvons parler, écrire aux amis chinois, coréens, italiens, iraniens, etc., français aussi, bref, maintenir le lien social si précieux.

Il y a une temporalité propre à chacun pour (re)prendre la parole. Avançons néanmoins que fermer les frontières pourrait nous fermer la bouche aussi bien. Plutôt que de se regrouper par entités nationales infectées, avec le risque d'identification groupale à l'objet de la déchéance – « Je suis un virus » –, il y a sans doute à inventer, en ce moment, d'autres façons d'être ensemble. On peut, par exemple, contrer une autre infection virale, celle des rumeurs et autres *fake news* qui courent sur les réseaux sociaux, en prenant la parole et donc en écrivant. Ou écrire comme moyen d'être proches quand on est loin.

Quand les procédures de protection contre un virus nous empêchent de nous réunir ou de nous déplacer, écrire pour être en lien, opérer le déplacement.



Attentat sexuel, la cérémonie de lynchage

par Alice Ha Pham

En 2020, tout « attentat sexuel » – thème de nos prochaines journées de l'École de la Cause freudienne (ECF) – ouvre-t-il le droit à un lynchage public et médiatique tel que nous le voyons se déployer autour du César du meilleur réalisateur décerné à Roman Polanski ? Il m'a semblé déceler là les racines d'un profond « racisme », au sens où Lacan nous l'enseigne, à savoir haine de l'Autre, de ce qui est foncièrement autre, et donc rejeté, chez l'Autre. Autre en tant que miroir monstrueux dans lequel on refuse catégoriquement de se voir.

Adèle Haenel le disait pourtant si justement le 4 novembre dernier : « L'idée, c'est pas de dire "il y a des monstres", on n'est pas en train d'isoler les gens de la société. Mais comment c'est possible que ça arrive ? Qu'est-ce qu'on a tous comme responsabilité collective pour que ça arrive ? C'est ça dont on parle. Si vous voulez, les monstres, ça n'existe pas ; c'est notre société, c'est nous, c'est nos amis, c'est nos pères, c'est ça, qu'on doit regarder. [...] On n'est pas là pour les éliminer, on est là pour les faire changer. Mais il faut passer par un moment où ils se regardent, où on se regarde, c'est ça qu'il faut faire. » (1) Il ne s'agissait alors pas d'une chasse aux sorcières, mais bien de se voir ne serait-ce qu'un instant dans ce miroir déformant qu'est l'Autre et sa jouissance « mauvaise ».

Mon point de divergence avec Adèle Haenel est que Roman Polanski n'est justement pas un emblème de la violence faite aux femmes. Roman Polanski n'est pas Harvey Weinstein, Gabriel Matzneff, David Hamilton ni encore Christophe Ruggia. Sa situation particulière ne permet pas d'appréhender les événements de la même façon. D'emblée parce que, suite à cet « attentat sexuel » commis en 1977 – à savoir le viol de Samantha Geimer alors mineure, requalifié à l'époque en relations sexuelles illicites –, cette affaire n'est pas restée sous silence, amenant Roman Polanski à reconnaître les faits et à être condamné pour ceux-ci. Rien n'excuse cet acte transgressif grave – ni la mort de sa mère à Auschwitz, ni sa vie clandestine d'enfant juif échappant aux nazis en se réfugiant, notamment, dans des salles de cinéma, ni l'assassinat particulièrement effroyable de sa femme alors enceinte de huit mois. Roman Polanski est-il, pour autant, à considérer comme un monstre qui mérite d'être lapidé sur la place publique ?

Suivant l'indication d'Adèle Haenel, ne conviendrait-il pas plutôt d'ouvrir un dialogue avec lui sur ce sujet des violences faites aux femmes ? Pour le faire « changer », voire constater un changement ? Roman Polanski a, me semble-t-il, accepté de se regarder dans le miroir déformant de la monstruosité, il a même accepté de le traverser, ce miroir, à travers ses films qui explorent sans concession la part d'ombre de l'humanité et le continuum, tel une bande de Moebius, entre le Bien et le Mal. Il ne demande aucune pitié « seulement d'être traité comme tout le monde » (2). Roman Polanski a, dès 1977, accepté de purger sa peine de 90 jours (42 dans les faits suite à une remise de peine pour bonne conduite). Ce qu'il n'a, en revanche, pas accepté, c'est le revirement du juge, qui lors de sa libération est revenu sur la peine et a voulu prolonger la condamnation. Ce revirement a précipité la fuite de Roman Polanski des États-Unis, ce qui a eu pour conséquence, trente ans plus tard, son arrestation à Zurich dans le but de l'extrader. Il fera finalement deux mois de prison en Suisse, puis sera, contre caution, assigné huit mois à résidence.

En 2017, il renonce sous la pression d'associations féministes à présider la cérémonie des César. En 2018, suite à l'affaire Harvey Weinstein, il est exclu de l'académie des Oscars. Cette année, en 2020, son film *J'accuse* (3) est récompensé par trois fois lors de la 45^e cérémonie des César, mais à quel prix ? Roman Polanski y est moqué, singé, rabaissé.

Que penser de cette double, triple, quadruple, quintuple... peine ? Si ce n'est que ça ne s'arrête jamais...

Roman Polanski a reconnu les faits, a purgé plusieurs peines, a versé une indemnité à Samantha Geimer, lui a écrit une lettre d'excuses dans laquelle il assume sa responsabilité (4), a versé une caution ; Samantha Geimer l'a, quant à elle, pardonné et a demandé l'arrêt des poursuites (5)... Qu'attend-on finalement de plus de cet homme pour qu'enfin la jouissance « mauvaise » qui l'habitait alors cesse de lui être reprochée ? Est-ce qu'un homme ayant commis un crime sexuel doit rester à jamais un paria de la société ? Là, « comme dans d'autres polémiques contemporaines, la croisade contre le Mal tourne au procès expéditif. Elle paraît s'appuyer sur les certitudes de l'ignorance plus que sur les prospérités de la vertu » (6), écrit à ce propos Philippe Lançon.

Non, je n'ai pas ri en découvrant le « sketch » (7) de Florence Foresti sur les réseaux sociaux. Peut-on rire de tout ? Assurément non, quand l'ironie confine au mépris de l'Autre et à la haine, les masques tombent. Il ne s'agit alors plus d'humour, ni de féminisme, mais juste de racisme. De cette racine du racisme dont Lacan parle en 1973 dans *Télévision*. Il anticipait alors sa montée et, à la question du pourquoi, répondait : « Parce que ce ne me paraît pas drôle et que pourtant, c'est vrai. Dans l'égaré de notre jouissance, il n'y a que l'Autre qui la situe, mais c'est en tant que nous en sommes séparés. D'où des fantasmes, inédits quand on ne se mêlait pas. » (8) La chute du Nom-du-Père et des idéaux a entraîné chez les sujets d'aujourd'hui un certain égarement quant à leur jouissance et à ce qui vient la border. Elle s'oriente alors, cette jouissance, par défaut, de celle de l'Autre que l'on veut *autre* justement, étrangère, et que l'on rejette avec virulence. Plus l'égaré est grand et plus la haine est au rendez-vous.

Ce qui de tout temps a été reproché à Roman Polanski, c'est sa vie dissolue – c'était le cas en 1969 après l'assassinat de sa femme. Que la sexualité soit foncièrement anormale, perverse, est ce que Freud nous apprenait en 1905 dans ses *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Cette thèse est toujours aussi insoutenable aujourd'hui pour nombre de nos contemporains. Est-ce la Chose sexuelle qui déchaîne à ce point ce déferlement de haine ?

Roman Polanski, lui, a trouvé sa solution face à la haine et à l'adversité. Comme toujours, depuis près de quatre-vingts ans, il se réfugie dans le cinéma.

1 : Haenel A., « #MeToo : L'actrice Adèle Haenel brise un nouveau tabou », *Médiapart*, 4 novembre 2019.

2 : Polanski R., « Je ne peux plus me taire ! », *La Règle du jeu*, 2 mai 2010, disponible [ici](#).

3 : Polanski R., *J'accuse*, film 2019.

4 : Polanski R. : « J'aimerais que vous sachiez à quel point je suis désolé d'avoir tant bouleversé votre existence » (trad. par l'auteure), cité par Brokes E., « Samantha Geimer on Roman Polanski: "We email a little bit" », *The Guardian*, 18 septembre 2013, disponible [ici](#) : « "I want you to know how sorry I am for having so affected your life," [Polanski] wrote ».

5 : Geimer S. : « Je ne lui ai pas pardonné pour lui, je l'ai fait pour moi », citée par lepress.fr avec AFP, 18 septembre 2013, disponible [ici](#), par référence à son « livre co-écrit avec son avocat, publié sous le titre *The girl* » (Cf. *La Fille. Une vie dans l'ombre de Roman Polanski*, Plon, 2013).

- « La victime de Polanski veut l'arrêt des poursuites », *Le Monde* avec AFP, 9 juin 2017, disponible [ici](#).

- Polanski R. : « la victime a été déboutée par la Cour de Californie dans sa énième demande d'arrêter, une fois pour toutes, les poursuites à mon égard et pour cesser d'être harcelée chaque fois que l'on reparle de cette affaire » (Polanski R., « Je ne peux plus me taire ! », *op. cit.*)

6 : Lançon P., « Affaire Polanski : Je n'accuse pas ! », *Charlie Hebdo*, 22 novembre 2019, disponible [ici](#).

7 : Foresti F., Discours d'ouverture de la 45^e cérémonie des César, 28 février 2020.

8 : Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 534.





Question d'École : le sens de l'interprétation

par Mathieu Siriot

Ces derniers mois, le dernier enseignement de Lacan et concomitamment le cours de 2011 de Jacques-Alain Miller, « L'Un-tout-seul », ont le vent en poupe au sein de l'École de la Cause freudienne (ECF). La prestation de Paul B. Preciado lors des Journées 49 (1), en novembre 2019, a eu comme effet d'après-coup que se pose, de manière inversée et sérieuse, la question : « Avons-nous lu le dernier Lacan ? » (2). Quelques mois plus tard, la journée « Question d'École » avait lieu sous le titre : « Puissance de la parole ». Laurent Dupont, président de l'ECF, rappelle que ce titre « est une citation du cours de J.-A. Miller de 2011, c'est une bascule. C'est le point ultime de l'effet de sens, de vérité » (3). Il précise que cette bascule concerne au plus près l'interprétation et « qu'il ne s'agit pas de dire qu'un mode d'interprétation serait supérieur aux autres ; à ce titre le dernier Lacan n'annule pas les autres Lacan. Il faut souvent en passer par une longue analyse au nom du sens, de la vérité, de l'élaboration pour entrevoir ce qui est là, au-delà de l'être ». Lire ce dernier enseignement, l'appréhender comme boussole dans sa pratique et vis-à-vis de la modernité, ne peut se faire que par des retours permanents aux développements précédents de Lacan. C'est ce à quoi nous allons nous employer.

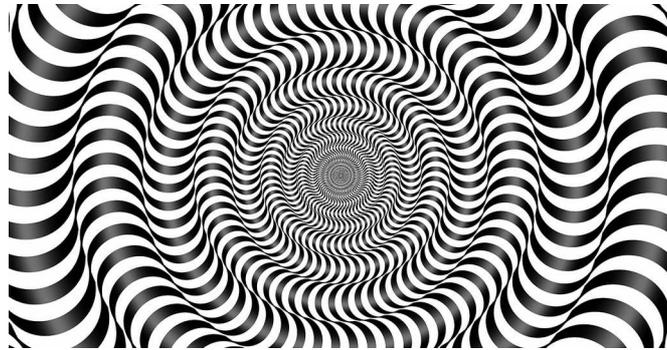
Dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », Lacan, s'adressant aux psychanalystes, dit ceci : « Que ce soit au-delà du discours que s'accommode notre écoute, je le sais mieux que quiconque, si seulement j'y prends le chemin d'entendre, et non pas d'ausculter [...] : ce que j'écoute est d'entendement. L'entendement ne me force pas à comprendre. » (4) En juillet 1958, il situe donc déjà l'interprétation au-delà du discours, au-delà de la demande du patient (de le guérir, le révéler à lui-même, etc.), afin de produire la régression analytique, c'est-à-dire la réapparition des premiers signifiants logés dans les

demandes d'amour de la prime enfance. Un an plus tard, en 1959, lors de son Séminaire sur *L'éthique de la psychanalyse*, Lacan met en garde les analystes contre toute politique du bonheur. En se référant longuement au traité d'Aristote, *L'éthique à Nicomaque*, qui est un éloge de la conduite morale aboutissant au bonheur, il définit une éthique de la psychanalyse centrée sur le désir, soit une place vide, réelle (La Chose), se situant au-delà de tout discours et étant à l'origine de toute loi, morale comme signifiante. À la fin de ce Séminaire, Lacan affirme à son auditoire que « La morale d'Aristote [...] se fonde tout entière sur un ordre sans doute arrangé, idéal, mais qui répond tout de même à la politique de son temps, à la structure de la cité » (5). Depuis Freud et son texte *Malaise dans la civilisation* (6), il va de soi que la quête du bonheur ne se limite pas à l'Antiquité ; elle se révèle présente à chaque époque en tant que réponse au processus même de la civilisation, qui impose sacrifice, déplaisir et restriction vis-à-vis de la satisfaction pulsionnelle individuelle. À la fin des années cinquante et durant l'ensemble de son enseignement, Lacan n'a donc cessé d'avertir les psychanalystes des méfaits du discours, de son pouvoir idéalisant, captivant, aveuglant. Son éthique ne se veut aucunement présomptueuse, méprisante, hautaine, mais au contraire plutôt modeste et responsable. L'analyste, comme tout être parlant, baigne dans le discours, il en est devancé, et c'est d'en avoir pris acte dans l'analyse qu'un horizon, un au-delà pourra peut-être se faire jour. Dans le texte des *Écrits*, « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », Lacan en témoigne avec une grande clarté : « Un psychanalyste doit s'assurer dans cette évidence que l'homme est, dès avant sa naissance et au-delà de sa mort, pris dans la chaîne symbolique, laquelle a fondé le lignage avant que s'y brode l'histoire, – se rompre à cette idée que c'est dans son être même, dans sa personnalité totale comme on s'exprime comiquement, qu'il est en effet pris comme un tout, mais à la façon d'un pion, dans le jeu du signifiant, et ce dès avant que les règles lui en soient transmises, pour autant qu'il finisse par les surprendre, – cet ordre de propriétés étant à entendre comme un ordre logique, c'est-à-dire toujours actuel. » (7) L'analyste est tout autant un pion dans le jeu du signifiant, un *employé du langage* (8), sujet au discours du *m'êtré* (9), au *disque-ourcourant* (10). Aucune garantie, à part sa propre expérience analytique, ne le préserve des méandres hypnotiques du langage et de ses effets de *jouis-sens*. Son discours, Lacan le définit comme l'envers du discours du maître, démontrant ainsi que sa différenciation par rapport aux autres est extrêmement fragile dans la ronde des quatre discours.

Ces considérations, s'initiant à partir du premier Lacan, posent pour les psychanalystes d'aujourd'hui un certain nombre de questions, dont l'acuité s'est accentuée depuis « l'année zéro » (11) qui s'est ouverte dans le Champ freudien en 2017. Le déboulement sur la place publique des psychanalystes de l'ECF, prenant parti dans le débat de l'élection présidentielle, a été un acte dans notre champ. Pour chacun – d'emblée en accord ou pas – dans l'École, cette « année zéro » a fait interprétation, a fait des vagues. Les signifiants « avoir le goût », « engagement », « subjectivité de l'époque » sont entrés dans la batterie signifiante du discours analytique, qu'on le veuille ou non.

Les commentaires nombreux sur les réseaux sociaux et la place qui leur a été faite dans les publications de l'École après l'intervention de P. B. Preciado en sont, selon moi, la parfaite illustration. Certains psychanalystes et cliniciens ont repris peu ou prou la thèse défendue par le philosophe espagnol, affirmant qu'il ne faut pas rejeter lesdites minorités LGBTQI+ (12), que la psychanalyse doit être réinventée, interrogeant même l'absence d'Analyste de l'École appartenant auxdites minorités.

La neutralité bienveillante n'est vraiment plus au goût du jour. Mais comment alors maintenir la position de l'analyste, le discours analytique, tout en prenant en compte la subjectivité de l'époque ? Comment maintenir une torsion, un envers vis-à-vis du discours du maître, tout en étant plongé dans l'esprit du temps ? Cette tension, entre ne pas être indifférent à la subjectivité de l'époque et ne pas se laisser séduire par le discours du maître s'impose à nous depuis ces Journées 49.



Dans son texte « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », Lacan affirme : « si nous avons pu définir ironiquement la psychanalyse comme le traitement qu'on attend d'un psychanalyste, c'est bien pour autant la première qui décide de la qualité du second » (13). On peut lire cette phrase ainsi : la psychanalyse devancerait le psychanalyste, autrement dit la psychanalyse en tant que discours dépasserait les actions du psychanalyste. Cette idée irait dans le sens de ce que J.-A. Miller énonce dans son texte « Des gays en analyse », publié en 2003 : « Il me paraît assuré que la psychanalyse a eu sur l'homosexualité cet effet qu'elle a sur toute chose en ce monde, toute signification qu'elle capture – un effet d'absolution. Il y a eu absolution par l'analyse, indépendamment de ce que pouvaient penser les psychanalystes eux-mêmes [...]. Dans l'expérience analytique, dont on peut faire une description ravalante – l'invitation à parler de ce dont vous voulez, on vous écoute, on vous prend vos biftecons, et puis on vous reconduit à la porte –, il y a déjà à l'œuvre une fonction immanente d'absolution [...]. Bien sûr que les analystes étaient, comme nous les voyons d'où nous en sommes aujourd'hui, patriarcaux, réactionnaires, machos, tout ce qu'on veut, mais ils étaient aussi les servants du discours qu'ils mettaient en œuvre, qui les dépassait, et qui en lui-même comportait une absolution » (14). Absolution qui de nos jours, soit dix-sept ans après la publication de ce texte, vaut autant pour les homosexuels que pour l'ensemble des minorités, représentées par exemple par l'acronyme LGBTQI+.

Tout le savoir produit par J.-A. Miller et par l'ECF autour du dernier Lacan depuis plusieurs décennies, diffusé par d'importants médias à un niveau national et international, n'est pas sans lien avec l'émergence de nouvelles minorités ni sans effets sur les psychanalystes et les cliniciens qui les reçoivent. Même si la lecture et la connaissance du Lacan des années soixante-dix restent imparfaites, l'imprégnation des signifiants de cet enseignement fait une place à la jouissance hors norme, à l'existence plus qu'à l'être, au hors-sens plus qu'au bon sens, au bout de langue plus qu'au discours qui maîtrise, et accueille l'esprit de notre temps et donc des minorités. Cet enseignement, avant-gardiste, était en prise avec la subjectivité de notre époque bien avant que l'on en prenne la mesure. Il a fait interprétation au moment où il a été prononcé par Lacan, et c'est en le travaillant pour lire le monde actuel que l'on constate, dans l'après-coup, ses effets.

Le prochain colloque UFORCA, « Sexe et Genre. Les embarras du choix », qui aura lieu le 13 juin 2020 à la Mutualité, s'annonce d'ores et déjà passionnant et en prise directe avec notre actualité.

1 : 49^{es} journées de l'École de la Cause freudienne « Femmes en psychanalyse », Paris, 16-17 novembre 2019.

Cf. Ansermet F. & Meseguer O., « Entretien avec Paul B. Preciado », *Lacan quotidien*, n° 868, 10 février 2020.

2 : Leduc C., « Le cri du singe dans sa cage », *Lacan Quotidien*, n° 858, 4 décembre 2019, disponible [ici](#).

3 : Dupont L., « Puissance de la parole. Clinique de l'École », *L'Hebdo Blog*, n°189, 19 janvier 2020, disponible [ici](#).

4 : Lacan J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 616.

5 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, p. 363.

6 : Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, Points, 2010.

7 : Lacan J., « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », *Écrits, op. cit.*, p. 468.

8 : Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 74.

9 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 33.

10 : *Ibid.*, p. 34.

11 : Miller J.-A., « Point de Capiton », *La Cause du désir*, n° 97, Paris, mars 2017, p. 87.

12 : Lesbienne, Gay, Bi, Trans, Queer, Intersexe, + (Et tous les autres).

13 : Lacan J., « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », *op. cit.*, p. 460.

14 : Miller J.-A., « Gays en analyse », *La Cause freudienne*, n° 55, Paris, octobre 2003, p. 85-86.



**SEXE
& GENRE
LES EMBARRAS
DU CHOIX**

UNIVERSITÉ POPULAIRE
JACQUES-LACAN

**Colloque
Uforca**

Samedi 13 juin 2020
10h – 18h
Accueil à partir de 9h

Inscriptions
www.lacan-universite.fr
Informations
infocolloque.uforca@gmail.com

Maison de la Mutualité
24, rue Saint-Victor
Paris V^e

Conception graphique Justine Fournier

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI